

Le théâtre de la vie Entretien avec André Forcier

Marie-Claude Loiselle et Claude Racine

Numéro 50-51, automne 1990

André Forcier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. & Racine, C. (1990). Le théâtre de la vie : entretien avec André Forcier. *24 images*, (50-51), 12–17.

ANDRÉ FORCIER:

André Forcier, poète dans l'âme, cinéaste de profession, ne cesse de désarmer quiconque cherche à le faire parler sur le grand dessein, les intentions ou les arrière-pensées qui sous-tendraient son œuvre. À toutes les questions, celui-ci refuse de jouer le jeu de l'inspiration ou du génie et répond prosaïquement: le travail. Son dernier film, *Une bistrotte inventée* risque fort de surprendre ceux qui attendaient une œuvre dans la continuité de ses deux précédentes réalisations. Avec ce film, le cinéaste atteint une maturité créatrice en même temps qu'une sérénité qu'on ne lui connaissait pas jusqu'à maintenant. Le personnage Forcier reste pourtant entier. N'en déplaise à ce grand modeste, il se révèle, encore et toujours, par ses paroles, la couleur de ses propos et avec ce nouveau film, une sorte d'extra-terrestre du cinéma québécois.

PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

ENTRETIEN

LE THÉÂTRE DE LA VIE

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE ET CLAUDE RACINE

24 images : *En comparaison de la forte présence de l'imaginaire dans vos deux précédents films, **Une histoire inventée** semble renouer avec le naturalisme de **L'eau chaude l'eau froide** ou de **Bar salon**.*

André Forcier : Ce n'est pas une volonté de revenir à quelque chose ni une réaction contre **Kalamazoo** ou **Au clair de la lune**. Il s'agit peut-être d'un équilibre entre les deux tendances, mais on n'a pas fait ça pour se situer au milieu. Je n'ai pas essayé de faire la synthèse de mes films. Lorsque nous écrivons une histoire, il n'y a pas d'intention précise au départ.

24 images : *Vous n'avez jamais de concept de départ ? Vous ne vous dites jamais : j'aimerais parler de telle ou telle chose et ensuite tenter de trouver un moyen pour faire passer cette idée ?*

A. Forcier : Non. On sait d'où l'on part, en gros, mais on ne sait pas où ça va finir. Il n'y a pas une histoire que je suis capable d'expliquer. Je peux vous parler de sa naissance mais si vous voulez que je vous sorte des intentions exemplaires, il n'y en a pas. Ce qui est intéressant, c'est précisément de ne pas savoir où ça va nous mener.

24 images : *Après toutes les incompréhensions autour de **Kalamazoo**, n'avez-vous pas voulu toucher un plus large public ?*

A. Forcier : Il n'y a pas un désir précis de cela, mais hélas ou tant mieux, il y a probablement plus de gens qui ont des chances de s'identifier à Gaston ou à Lanteigne dans **Une histoire inventée** qu'à Cotnoir dans **Kalamazoo**. Ce que l'on veut faire, c'est une bonne histoire avec des personnages qui soient vrais et auxquels on puisse croire. Mais Cotnoir aussi, à sa manière, est vrai parce qu'on peut s'identifier à sa quête.

24 images : *Ce film colle quand même plus à la réalité que vos deux précédents.*

A. Forcier : Vous ne trouvez pas ça «flyé» pour un film ancré ? Si vous pensez que c'est moins «pété» que **Kalamazoo**, dites vous que ça l'est quatre-vingt-dix fois plus que quatre-vingt-dix pour cent de la production québécoise de 1990.

24 images : *Donc, vous êtes conscient d'être original ?*

A. Forcier : Encore une fois, il n'y a pas une volonté d'être original. Je ne veux pas passer pour l'ostie d'artiste «flyé» qui est complètement déconnecté et dépassé par tout. Je veux bien

croire que l'originalité est un critère mais ce que l'on cherche, c'est uniquement à bâtir une histoire vraie, qui ait un rythme. Le vrai, c'est le crédible, pas le vrai dans le sens réel. Avant d'être éclatés nos personnages sont vrais.

24 images : *Mais ce sont quand même, à la base, des personnages peu communs, marginaux.*

A. Forcier : Mes personnages ne sont pas des marginaux. Ça me fait chier quand on parle de ça. Ce n'est pas, de toute façon, ce que j'appelle des marginaux. Quand tu parles de marginalité, tu fais appel à une sorte d'esprit de classe. On ne fait pas des prototypes de classes sociales. On ne se dit pas, on va faire un film sur des «dinks» ou sur des sous-prolétaires. On ne veut pas non plus, comme Arcand, faire des personnages exemplaires. Je n'ai rien contre ça mais c'est pas notre genre. La principale qualité d'un personnage, ce n'est pas de signifier. C'est d'être signifiant pour ce qu'il est, avec ses tripes, ses fantasmes, sa misère.

24 images : *Comment s'élaborent alors vos personnages ?*

A. Forcier : Mon père était flic. Lanteigne, par exemple, c'est la quintessence de tous les flics que j'ai connus quand mon père s'amenait à la maison avec une douzaine de flics et une douzaine de caisses de bière. On part toujours de vrais modèles, de gens qui ont existé, puis, à force de les «maganer» et de les analyser, ils deviennent autre chose tout en continuant d'être ce qu'ils sont. Mais fondamentalement, ils n'ont rien de spectaculaire. Cotnoir, au départ, ce n'est pas un gars qui fait apparaître des sirènes. C'est un gars qui cherche à aimer et qui n'est pas aimé. Gaston, dans **Une histoire inventée**, c'est un gars qui a peur de l'amour. Florence aussi. On n'accède pas spontanément aux éléments surréalistes. Lorsqu'on invente un personnage, son but, ce n'est pas de décoller de la réalité à tout prix. Avec le temps, il va atteindre une certaine grâce et il va décoller. Notre idée de départ pour Florence n'était pas celle d'une femme qui est suivie de quarante amants. Les personnages ne sont pas des flashes. Florence est née d'autres personnages, d'un en particulier qui s'appelle Gaston. Florence, c'est tout simplement une femme qui aime cet homme qui semble ne pas l'aimer.

24 images : *Au fond, vos personnages sont probablement moins*



Gaston (Jean Lapointe) et Florence (Louise Marleau)

marginaux que vous ne l'êtes dans le cinéma québécois.

A. Forcier: J'aimerais beaucoup mieux être normal que marginal.

24 images: *Mais marginal ne veut pas nécessairement dire anormal.*

A. Forcier: Si marginal veut dire différent, tant mieux. J'ai l'impression de faire partie de la même société que les autres cinéastes québécois. Mes films sont enracinés dans leur société et en sont témoins. Vous me parlez de *Cotnoir* comme d'un personnage éclaté mais *Cotnoir* est pourtant un produit exemplaire des cours classiques. Oui, «exemplaire».

24 images: *Qu'est-ce qui vous a amené à insérer *Othello* dans *Une histoire inventée*?*

A. Forcier: C'est par hasard. Ça aurait pu être n'importe quelle autre pièce.

24 images: *Mais il y a quand même, à travers la jalousie, un rapport direct entre la pièce et le film.*

A. Forcier: S'il y a un rapport, ce n'était pas pensé comme ça au début. La jalousie ne vient pas d'*Othello* puisque cette pièce est venue assez tard dans l'histoire. Le choix de la pièce pour nous n'avait aucune importance. Je ne veux pas bluffer. J'aurais bien aimé vous dire qu'il y avait de grandes intentions derrière tout ça. Que le désir et la jalousie, on voulait vraiment tripper là-dessus, mais ce n'est pas vrai.

24 images: *Le théâtre est pourtant parfaitement intégré au film. Le club de jazz devient un peu comme un second théâtre.*

A. Forcier: On voulait que le bar et le théâtre fonctionnent de

la même manière. On aimait l'idée que le théâtre soit rempli par mon oncle Alfredo avec un public conscrit, un public d'Italiens qui arrive en autobus du club de l'âge d'or et, en parallèle, la boîte de jazz qui se remplit quand une femme arrive avec sa «trollée» d'amants. On voulait que les deux univers se rencontrent dans une sorte d'épilogue. C'est ce genre de préoccupations de structure qui nous intéresse avant tout. On trouve important qu'il existe une mécanique entre les lieux pour permettre de comprendre plus facilement où on est sans avoir à tout montrer, à tout expliquer. Cette dynamique nous a permis ici d'avoir un film plus rythmé. Tu quittes un lieu, tu arrives immédiatement dans un autre. Il n'y a pas de poignées de portes.

24 images: *Après *Kalamazoo*, pourquoi encore ici cette forte présence des Italiens, avec l'atmosphère qui s'en suit?*

A. Forcier: C'est mon producteur, Claudio Lucas, qui a exigé la présence des Italiens dans le film. J'ai été menacé et il n'entendait pas à rire!

24 images: *C'est vrai ça?*

A. Forcier: Absolument vrai!

24 images: *Vous aviez certainement quelques intentions derrière votre personnage de critique.*

A. Forcier: Non, pas du tout. Le personnage est tout simplement là pour montrer que Florence a beaucoup de charisme et que même les fils peuvent bander sur elle. Il n'y a pas de grandes idées derrière mes films. Non, ce n'est pas une flèche contre la critique. Je n'ai pas de comptes à régler avec elle.

Non, ce n'est pas une adaptation moderne d'*Otello*. La jalousie n'est pas venue d'*Otello*. Les personnages naissent de presque rien. Si vous espérez que la genèse de mes films soit quelque chose de noble, je suis désolé de vous décevoir. Mes films naissent d'un travail ardu et quotidien. On «punch» tous les jours à dix heures jusqu'à trois heures et on prend juste une demi-heure pour dîner. Pour ce qui est des analyses plus profondes, je laisse ça aux psychiatres. (... Ils veulent me faire trépaner).

24 images: *Est-ce qu'on vous a déjà dit que vos films sont très pudiques ?*

A. Forcier: Oui et je vais continuer à l'être. Je ne suis pas très pudique dans un lit mais dans un film oui. Je ne peux pas demander à des acteurs ou des actrices de faire ce que je ne serais pas capable de jouer moi-même. Je vais peut-être parler comme un catholique mais je trouve ça plus intéressant d'être suggestif. Moi, je bande plus sur ce que je devine que sur ce que je vois.

24 images: *Comment s'est fait le choix des comédiens ?*

A. Forcier: On fait passer des auditions et on essaye de prendre les meilleurs...

24 images: *Et Serge Fiori pour la musique ? Ce choix pourrait paraître surprenant.*

A. Forcier: Il y a une coloration italienne dans la musique de Fiori. Il est Italien par son père. C'est aussi qu'il reste à Longueuil comme moi, alors ça faisait pas trop loin.

24 images: *On remarque qu'*Une histoire inventée*, malgré son thème tragique, est beaucoup moins désespéré que vos précédents films. *Au clair de la lune* et *Kalamazoo* se terminaient tous deux sur une fuite vers la mort. Ici, *Gaston et Tibo* meurent mais le film finit malgré tout sur une séquence complètement loufoque.*

A. Forcier: Tant mieux si c'est moins désespéré. J'ai Linda et mes deux enfants autour de moi et je suis encore en vie. On aurait pu finir sur la mort de Gaston et de Tibo mais on a décidé de les enterrer parce que ça permettait de montrer que Florence et Soledad sont encore bien vivantes, même si leurs chums sont morts. Donc, on les enterre mais qu'est-ce qui se passe ? Sans doute que Gros Pierre joue de la trompette. Il joue mal, ça va être drôle. Sans doute que Tony fait un discours «pété» et que



Soledad (Charlotte Laurier), la Desdémone d'*Otello*

mon oncle Alfredo a engagé des pleureuses, dans la tradition des enterrements italiens. C'est ainsi qu'on s'est ambitionné. Alfredo bat ses pleureuses parce qu'elles ne pleurent pas assez. Slim se scandalise et il s'en suit une bataille à coups de «gun». Nicole stimule dans cette histoire Lanteigne qui est son héros, et ainsi de suite.

24 images: *Pour en revenir aux Italiens, c'était pas une blague tout à l'heure, l'histoire de votre producteur ?*

A. Forcier: Disons que la vraie raison, c'est que ma blonde aime bien le café au lait et qu'au Caffé Italia il est très bon.

Alors on aime aller prendre notre café là-bas le samedi matin. J'aime les Italiens. Je trouve que ce sont des gens extrêmement sympathiques. Il y a aussi la présence de Tony Nardi qui est un plaisir dont je ne pourrais absolument pas me passer sur un tournage. Tant que je ferai des films, il y aura toujours un rôle pour lui.

24 images : *Savez-vous déjà le rôle qu'il aura dans votre prochain film ?*

A. Forcier : Peut-être un évêque. C'est une histoire où il y a un hypnotiseur de cabaret obligé d'abandonner sa carrière parce que les gens qu'il hypnotise restent sous son emprise. Il ne peut plus les déshypnotiser. Pour le moment, ça se passe surtout dans un couvent de sœurs d'une communauté moribonde et dans un motel où la chambrière de seize ans est amoureuse du jeune gérant hindou.

24 images : *Vous disiez qu'il n'y a jamais de volonté de dire quelque chose de précis lorsque vous écrivez un film, mais il doit bien y avoir quand même une ambition de faire toujours mieux que la fois précédente, d'aller toujours plus loin ?*

A. Forcier : Aller plus loin, non ! Je ne suis pas un volatile, je ne suis pas une molécule qui s'éloigne de son noyau central. Aller plus loin de quoi ? Et pourquoi pas aller plus près ?

24 images : *Vous persistez à dire que vous n'étiez pas conscient, en*

écrivant cette histoire, de pouvoir toucher un plus large public ?

A. Forcier : J'ai deux enfants et une maison à payer. Ce que vous dites est un peu vrai mais on n'a pas le choix dans cette industrie-là. Je n'ai pas le choix, hélas ! Hélas ou tant mieux puisque le tant mieux de l'hélas est bien. Nous nous sommes parfois amusés à écrire ce film et je suis tout à fait comblé par le résultat. J'aime les personnages et je trouve Florence tout à fait bandante, alors tant mieux. ■

FILMOGRAPHIE

Chroniques labradoriennes,
12 min., N&B, 1967
Le retour de l'Immaculée Conception,
86 min., N&B, 1971
Bar salon, 84 min., N&B, 1973
Night Cap, 36 min., coul., 1974
L'eau chaude l'eau froide, 92 min., coul., 1976
Au clair de la lune, 90 min., coul., 1982
Kalamazoo, 84 min., coul., 1988
Une histoire inventée, 92 min., coul., 1990

Mon oncle Alfredo et Toni (Tony Nardi), metteur en scène d'*Orbello*





De haut en bas :
Gros Pierre (Marc Gélinas) et sa trompette, Nicole
(Léo Munger) et son bien-aimé Lanteigne (Marc
Messier), finalement Soledad et Florence avec en
arrière plan comme toujours, les anciens amants de
cette dernière

